

Professeure Tanella BONI

OPT5508.12 Master 1 Pro

Simone de Beauvoir et la question de l'Autre

Simone de Beauvoir et la question de l'Autre

Introduction

1. Biographie

Simone de Beauvoir (Simone Lucie Ernestine Marie Bertrand de Beauvoir) est une philosophe existentialiste, écrivaine et féministe radicale française du 20^{ème} siècle. Née à Paris le 9 janvier 1908, morte le 14 avril 1986. Fille de Georges Bertrand de Beauvoir et de Françoise Brasseur. Elle a une sœur cadette, Hélène de Beauvoir, peintre (6 juin 1910-1^{er} juillet 2001).

Très bonne élève au Cours Desir (établissement privé catholique) où elle est scolarisée à Paris avec sa sœur Hélène, elle passe ses vacances à la campagne, en Corrèze, dans la propriété de son grand-père. Elle aime la nature, comme elle le raconte dans ses mémoires. Sa vie sera marquée par la faillite de son grand-père maternel. Ses parents devront quitter le bel appartement qu'ils occupent, ils habiteront un autre plus modeste à Paris.

Très tôt Simone de Beauvoir s'émancipe de sa famille. Elle passe son bac en 1925. Elle s'oriente vers des cours de mathématiques, de littérature et de latin avant de poursuivre des études de philosophie. Pour son Diplôme d'Etudes Supérieures, elle fera un mémoire sur Leibniz. Elle rencontre Jean-Paul Sartre qu'elle admire. En 1929, elle est reçue deuxième au concours de l'Agrégation tandis que Sartre est premier.

De 1929 à 1931 elle est professeur agrégée de Philosophie au Lycée Victor Duruy à Paris. Elle porte le surnom de « Castor ». (Voir les lettres de Sartre : *Lettres au Castor*). Elle enseigne ensuite à Marseille tandis que Sartre est nommé au Havre en 1931 où Jacques-Laurent Bost est élève. C'est à ce moment-là que Sartre demande à Beauvoir de l'épouser et qu'elle refuse. L'année d'après, elle enseigne à Rouen. La distance entre elle et Sartre est moins longue. Simone de Beauvoir a ses ami(e)s, Sartre également. Ils se passionnent les uns pour les autres. Ils forment un petit groupe inséparable qu'ils nomment la petite « famille ». Fait partie de cette famille, entre autres, Jacques-Laurent Bost à qui Beauvoir dédie *Le Deuxième Sexe*, en 1949.

De 1936 à 1939, elle enseigne au Lycée Molière à Paris. A partir de 1939, elle est suspendue deux fois par l'Education nationale et révoquée en pleine guerre, en 1943. (Cause probable : débauche de mineur(e)s). Elle sera réintégrée à la Libération, en 1945. Mais elle décide de ne plus enseigner.)

Elle écrit mais son premier roman, refusé par les éditeurs, ne sera publié que bien plus tard, en 1979, sous le titre *Quand prime le spirituel*. Elle

publiera régulièrement, à partir de 1943, des romans, mémoires, essais nouvelles etc. (Sartre publie *L'être et le néant* à cette date : c'est un philosophe célèbre, mais quel rapport entre l'œuvre de Sartre et celle de Simone de Beauvoir ? Qui influence qui ? Car Simone de Beauvoir, loin d'être dans l'ombre de Sartre, a sa pensée propre.)

Elle va fonder, en octobre 1945 avec Sartre, Merleau-Ponty, Michel Leiris, Raymond Aron... une revue : *Les Temps modernes*. C'est une militante engagée qui voyage beaucoup. En 1947, au cours de son premier voyage aux Etats-Unis, elle rencontre l'écrivain Nelson Algren qui deviendra l'un de ses très proches, avec lequel elle entame une longue correspondance. (Voir *Lettres à Nelson Algren*).

En 1949 elle publie son essai le plus connu : *Le Deuxième Sexe*. C'est un immense succès, malgré quelques critiques virulentes. En 1954, elle reçoit le prix Goncourt pour son roman *Les mandarins*, dédié à Nelson Algren. A cette époque, elle vit pendant quelques années avec Claude Lanzmann, fidèle sartrien (cinéaste, journaliste, Directeur des *Temps modernes* à partir de 1986. Ils se rencontrent en 1952, se séparent en 1959 mais travaillent ensemble jusqu'à la mort de Simone de Beauvoir en 1986.)

Dans les années 60, elle fait la connaissance de Sylvie Le Bon, étudiante en philosophie qui deviendra sa fille adoptive : Sylvie Le Bon de Beauvoir.

Dans les années 70, avec d'autres féministes comme Gisèle Halimi (27 juillet 1927-28 juillet 2020), elle milite contre les violences faites aux femmes ; pour les droits des femmes et la reconnaissance du droit à l'avortement. Elle fait partie des féministes radicales et matérialistes qui créent, en 1977, la revue *Questions féministes*, dans laquelle elles expriment leurs positions théoriques. Le groupe des féministes matérialistes se divise. A partir de 1981 et jusqu'à sa mort, Simone de Beauvoir dirige la revue *Nouvelles questions féministes*.

Après la mort de Sartre, en 1980, elle publie *La cérémonie des adieux*. Simone de Beauvoir meurt à Paris le 14 avril 1986.

2. Bibliographie

(Sont mentionnées ici les dates de première publication. L'œuvre de Simone de Beauvoir est rééditée aujourd'hui en format poche, voir collection Folio)

L'Invitée [1943], 448 pages, Gallimard(roman).

Pyrrhus et Cinéas [1944], 128 pages, Collection Les Essais (No 15), Gallimard

Les bouches inutiles. Pièce en deux actes et huit tableaux [1945], 144 pages Gallimard (théâtre)

Le sang des autres [1945], 228 pages, Gallimard (roman)

Tous les hommes sont mortels [1946], 392 pages, Gallimard (roman)

Pour une morale de l'ambiguïté [1947], 228 pages, Collection Les Essais (No 26), Gallimard.

Le Deuxième Sexe, Tome I [1949] : *Les faits et les mythes*, 400 pages, Gallimard (essai)

Le Deuxième Sexe, Tome II [1949] : *L'expérience vécue*, 588 pages, Gallimard(essai)

Les Mandarins [1954], 584 pages, Gallimard (roman, Prix Goncourt).

L'Amérique au jour le jour [1954], 380 pages, Gallimard(document)

Privilèges [1955], 280 pages, Collection Les Essais (No 76), Gallimard.

La Longue marche. Essai sur la Chine [1957], 490 pages, Gallimard.

Mémoires d'une jeune fille rangée [1958], 368 pages Gallimard (mémoires).

La force de l'âge [1960], 704 pages sous couv. ill., Gallimard (mémoires)

La force des choses [1963], 688 pages, Gallimard (mémoires)

Une mort très douce [1964], 168 pages, Gallimard (roman).

Les belles images [1966], 264 pages, Gallimard(roman).

La femme rompue - Monologue-L'âge de discrétion [1967], 256 pages, Gallimard(roman).

La vieillesse [1970], 608 pages, Gallimard (essai).

Tout compte fait [1972], 516 pages, Gallimard (mémoires).

Quand prime le spirituel [1979], 264 pages, Gallimard (roman).

La cérémonie des adieux (août - septembre 1974) suivi d'*Entretiens avec Jean-Paul Sartre* (août-septembre 1974) [1981], 564 pages, Gallimard (mémoires).

Journal de guerre (septembre 1939 - janvier 1941) [1990].Édition de Sylvie Le Bon de Beauvoir, 374 pages, Gallimard (mémoires)

Lettres à Sartre, Tome I [1990], Édition de Sylvie Le Bon de Beauvoir. 1930-1939, 408 pages, Gallimard (correspondances)

Lettres à Sartre, Tome II [1990], Édition de Sylvie Le Bon de Beauvoir. 1940-1963, 454 pages, Gallimard (correspondances).

Lettres à Nelson Algren, Un amour transatlantique (1947-1964) [1997], Édition et trad. de l'anglais par Sylvie Le Bon de Beauvoir, 624 pages + 16 p. hors texte, 15 ill., Gallimard (correspondances).

Cahiers de jeunesse (1926-1930) [2008], Édition de Sylvie Le Bon de Beauvoir, 864 pages + 12 p. hors texte, 29 ill., Gallimard (mémoires).

L'existentialisme et la sagesse des nations [2008], Présentation de Michel Kail, 144 pages, Collection Arcades, Gallimard.

I. La pensée de Simone de Beauvoir dans *le Deuxième Sexe*.

Simone de Beauvoir est considérée comme une pionnière parmi les penseuses du « féminisme » qui, en réalité, a une longue histoire et se divise en plusieurs périodes. Le grand public la connaît à cause d'une citation extraite de son ouvrage *Le Deuxième Sexe* paru en 1949. « On ne naît pas femme, on le devient ». Mais la citation est rarement placée dans son contexte. On pourrait commenter longuement cette citation, être pour ou contre, se demander si la question du devenir femme se pose dans toute société, si elle n'est pas seulement valable pour une certaine culture occidentale, celle dont parle l'auteure dans son essai. Mais la pensée de Simone de Beauvoir est très complexe et intimement liée à sa vie. Ici, nous parlerons brièvement d'une question centrale, posée dès le début du *Deuxième Sexe*: « Pourquoi la femme est-elle l'autre ? »

L'aliénation des femmes semble leur coller au **corps comme un destin** : (qu'est-ce que le **corps** ? La question se pose chez la philosophe et aujourd'hui plus que jamais). Et qu'est-ce qu'une **femme** ? Question saugrenue s'il en est, dit Simone de Beauvoir, puisqu'il ne viendra jamais à l'idée d'un **homme** de penser en quoi il est « homme », tant sa « virilité » semble évidente (qu'est-ce que la virilité ?). En tant qu'homme, il est à la fois le positif et le neutre qui représentent toute l'humanité tandis que le doute est permis s'agissant de la femme, pôle négatif dont on continue de chercher l'insaisissable « **féminité** » (qu'est-ce que la féminité ?). Or le problème est ailleurs car « Seule la médiation d'autrui peut constituer un individu comme un Autre. » dit-elle. Mais qui est **l'Autre** ? Allons plus

loin, essayons de penser cette question qui, dans sa vie et dans son œuvre, reste indépassable.

Ainsi, **l'Autre** absolue pourrait être **l'Étrangère** croisée en Afrique. Simone de Beauvoir parle de cette **Autre** « femme » dans *Les Lettres à Nelson Algren*, ses correspondances publiées à titre posthume en 1997.

II. Où est la place de la « femme » ?

On pourrait s'étonner de la méthode de travail de Simone de Beauvoir qui instaure un dialogue permanent entre sa vie et son œuvre. On note que des hommes sont à l'écoute de l'œuvre en train de se constituer. Simone de Beauvoir parle avec « ses » hommes, elle discute avec eux. Ainsi, Sartre son **amour nécessaire** - mais aussi Nelson Algren son **amour transatlantique** - (est-il **un amour contingent** ? en quel sens ?) ou Jacques Bost qui avait trouvé le titre du livre, participant, d'une manière ou d'une autre, ne serait-ce que par leur présence proche ou lointaine, à l'élaboration d'un travail en cours. Est-ce un hasard si *le Deuxième Sexe* est dédié à Jacques Bost ? Simone de Beauvoir note, en effet, dans *La Force des choses* :

« Comment l'appeler ? j'y rêvai longtemps avec Sartre. *Ariane, Mélusine* : ce genre de titre ne convenait pas puisque je refusais les mythes. Je pensai à *l'Autre, la Seconde* : ça avait déjà servi. Un soir, dans ma chambre, nous avons passé des heures à jeter des mots, Sartre, Bost et moi. Je suggérai : *l'Autre sexe* ? non. Bost proposa : *le Deuxième Sexe* et réflexion faite, cela convenait tout à fait. » (Beauvoir 1963 : 185).

Pourtant, les deux titres, *L'Autre Sexe* et *le Deuxième Sexe*, indiquent que nous sommes toujours au cœur de la question de l'altérité qui passe par la prise en compte du sexe et du corps, moins biologiques que culturels.

Comment libérer la femme du poids de la biologie et des préjugés qui, depuis des millénaires, aliènent son corps et son esprit ? Simone de Beauvoir a consulté une somme considérable de documents afin de pouvoir répondre à

la question. L'une des difficultés auxquelles on est confronté à la lecture du *Deuxième Sexe*, est l'absence de bibliographie et parfois de références.

Grâce à ses correspondances et à ses mémoires, nous avons une idée de la manière dont l'ouvrage a été écrit. Elle raconte à Nelson Algren, en 1948, comment elle passe ses journées à la bibliothèque pour son livre sur les femmes (Beauvoir 1997 :209 ; 217 ; 225...). Elle n'avait peut-être pas jugé nécessaire d'alourdir le texte avec une multiplicité de citations et une bibliographie critique, même si le recours aux thèses structuralistes de Lévi-Strauss- qu'elle venait de lire et de commenter est manifeste en ce qui concerne les sociétés dites « primitives ». Elle précise sa pensée sur l'altérité absolue contre Emmanuel Levinas et la longue liste d'auteurs qui confortent le mythe de la féminité. Elle cite Sartre et Merleau-Ponty pour montrer que l'altérité « authentique » se dessine dans la **réciprocité**, la **reconnaissance**, la **solidarité** de l'Un avec l'Autre. Cependant, la quête de l'indépendance, pour la femme continue. Non seulement le corps et l'esprit de la femme sont à la merci de toutes formes d'aliénation, mais encore elle a intérêt à se méfier d'elle-même, pour éviter les pièges que lui tend **l'amour** qui, en principe, devrait être la relation fondamentale faite de **collaboration** et de **liberté**.

Ce livre est un essai et non pas une étude scientifique. Et, dans cet essai, l'essentiel est la construction et la réécriture, **d'un point de vue existentialiste**, de la grande histoire de l'Un et l'Autre ou ce « fond commun » à toutes les femmes qui ont, chacune, une existence singulière faite de petites histoires

L'hypothèse de départ est que, pour la femme, rien n'est d'avance fixé, tout est en devenir. On peut donc faire confiance aux « possibilités » (aptitudes, capacités) de cette « femelle » qui, dans l'ensemble du règne animal, ne ressemble à aucune autre parce qu'elle est conscience et liberté. Mais le récit de l'assujettissement de la femme posée comme Autre va de pair avec la déconstruction de son histoire individuelle. Or déconstruire cette histoire, c'est analyser les causes de la faiblesse et de l'infériorité du corps mais aussi de l'emprisonnement des femmes dans des représentations qui n'ont rien à voir avec la réalité.

III. Qu'est-ce que l'altérité ?

Le fait, pour la femme, d'être *l'Autre* peut être pensé différemment, comme le montre Simone de Beauvoir, au regard de la somme des connaissances qu'elle a à sa portée. Il n'y a pas une altérité mais plusieurs formes d'altérité.

- 1) La femme est l'Autre radicale quand l'homme occupe la place de l'Un absolu comme chez Levinas.
- 2) L'altérité concerne également l'état d'aliénation ou le devenir autre du corps et de l'esprit de la femme par ce qui, aux yeux de tous, semble « normal » et qui, en réalité, est un mal : la **maternité** et tout ce qui la rend possible- la **menstruation**- et ses conséquences comme l'**allaitement**.
- 3) Cela montre l'intrusion de « l'espèce » dans la vie de « l'individu ».
- 4) Nous retrouvons en effet, dans le vocabulaire de Simone de Beauvoir, ces mots qui renvoient à l'histoire de la philosophie, par exemple aux ouvrages biologiques d'Aristote, notamment la *Génération des Animaux*.
- 5) Au début du tome II du *Deuxième Sexe*, Simone de Beauvoir ancre son analyse dans l'idée du « devenir » de la femme. L'*Autre* n'est pas donnée à la naissance, l'*Autre* se forme, l'*Autre* grandit, l'*Autre* évolue, s'aliène, devient indépendante.
- 6) L'*Autre* est toute une histoire plus ou moins menaçante ou aliénante ; oublier cette histoire individuelle, c'est oublier les femmes réelles, nombreuses.
- 7) Ainsi, Simone de Beauvoir reprend, à la lumière de la philosophie existentielle, (Beauvoir 1949 : I, 112) les données de la préhistoire, de l'ethnographie, de la littérature et de toutes les sciences humaines qui lui permettent d'affirmer cette thèse fondamentale :

« On ne naît pas femme : on le devient. Aucun destin biologique, psychique, économique ne définit la figure que revêt au sein de la société la femelle humaine ; c'est l'ensemble de la civilisation qui élabore ce produit intermédiaire entre le mâle et le castrat qu'on qualifie de féminin. » (Beauvoir 1949 : II, 13)

- 8) Si la première phrase de ce passage est connue de tous, la dernière partie me semble encore plus intéressante puisque la force du mot « castrat » n'échappe à personne. Un castrat est, par définition, un être mutilé, un être du manque et de l'imperfection, à la voix *efféminée*. Ce n'est pas un compliment. L'*Autre* que pense toute la « civilisation » sous le vocable de « féminin », n'a rien de noble, elle est, comme une chose fabriquée de toutes pièces et sous contrôle, amorphe, sans volonté. Aristote, en son temps, l'avait pensé : la femme comme matière, par opposition à l'organe vivant, le sexe mâle, la norme « naturelle ».
- 9) Mais Aristote n'est qu'un premier maillon d'une longue liste de penseurs qui posent la femme comme *Autre*. Simone de Beauvoir cite également Saint Thomas, Bossuet, Michelet et bien d'autres qui conçoivent l'homme comme Sujet absolu. L'histoire d'Ève, « tirée d'unos surnuméraire d'Adam » comme dit Bossuet (Beauvoir 1949: I, 17) est le récit biblique dans lequel s'origine la toute-puissance de l'Un.
- 10) Cependant, la pensée du féminin chez Levinas résume avec clarté l'idée largement répandue de la femme incomplète, défectueuse, imparfaite, par opposition à l'homme être complet, Sujet de savoir et de pouvoir, capable de se penser soi-même. Est-ce un hasard si Simone de Beauvoir cite Levinas ? Elle appartient à son temps et les textes qui viennent de paraître l'interpellent. Au moment où elle écrit *le Deuxième Sexe*, Emmanuel Levinas avait publié, en 1948, dans un recueil de textes intitulé « Le Choix, le Monde, l'Existence », premier numéro des *Cahiers du Collège Philosophique*, une série de quatre conférences faites en 1946-47 sous le titre *Le Temps et l'Autre*. Simone de Beauvoir cite un extrait de ce texte dans lequel la femme représente l'altérité absolue, aliénée, accessoire, emprisonnée dans la faiblesse de son corps et l'évanescence de sa féminité :

« Quelle est l'altérité qui n'entre pas purement et simplement dans l'opposition des deux espèces du même genre ? Je pense que le contraire absolument contraire, dont la contrariété n'est affectée en rien par la relation

qui peut s'établir entre lui et son corrélatif, la contrariété qui permet au terme de demeurer absolument autre, c'est le féminin. » (Levinas 1983 : 77).

Chez Levinas, quand l'homme se pose comme Sujet et Sexe, la femme reste mystère, elle reste ombre tandis qu'il s'érige en lumière. Ainsi, en tant que pure altérité, absolument contraire-à *l'humanité*, (mot que j'emploie ici volontiers)- la féminité reste mythique et irrationnelle. Simone de Beauvoir entend, au contraire, la situer dans l'histoire.

- 11) Cependant, aussi paradoxal que cela puisse paraître, dans le *Deuxième Sexe*, ce qu'elle appelle « histoire » est un grand récit dans lequel le mythe côtoie la psychanalyse, la philosophie, l'ethnologie et la littérature.

IV. Le corps aliéné

Ce qui fonde la différence des sexes, pense Simone de Beauvoir, c'est moins le fait biologique que toute la culture et les justifications qui entourent les représentations du corps et de l'esprit.

« Ce n'est pas en tant que corps, c'est en tant que corps assujéti à des tabous, à des lois que le sujet prend conscience de lui-même et s'accomplit : c'est au nom de certaines valeurs qu'il se valorise. » (Beauvoir 1949 : I, 78).

Il appartient donc à toute femme d'apercevoir le carcan qui l'emprisonne- ou forme son corps-, de le questionner, de s'en libérer. La question du corps est importante dans ce débat. Qu'est-ce que le corps féminin ? Ce n'est pas une chose mais une *situation* (Beauvoir 1949 : I, 79). Mais aussi « le rayonnement d'une subjectivité » (Beauvoir 1949 : II, 13) et non pas d'abord un sexe.

Pourtant, Simone de Beauvoir s'intéresse au rôle joué par chaque sexe dans la procréation. Elle aboutit à l'idée de coopération qui met à mal celle de féminité comme altérité absolue.

« Nous concluons donc que, fondamentalement le rôle des deux gamètes est identique : ils créent ensemble un être vivant dans lequel tous les deux se perdent et se dépassent. »(Beauvoir 1949 : I, 49).

Elle trouve déjà, dans le phénomène de la reproduction, quelques arguments pour conforter sa conception de l'altérité comme rencontre et collaboration entre l'Un et l'Autre. Mais la réalité est beaucoup plus complexe, voilà pourquoi elle ne passe pas sous silence l'altérité comme aliénation de *l'Autre*. Cela s'observe dans l'histoire individuelle de la femme dès l'adolescence et peut être pensé comme *crise*, quand l'espèce prend possession de l'individu femme :

« Ce n'est pas sans résistance que le corps de la femme laisse l'espèce s'installer en elle ; et ce combat l'affaiblit et le met en danger. »(Beauvoir 1949 :I, 65).

On se demande si ce combat n'est pas d'avance perdu puisque l'aliénation est le mal qui prend le corps en otage, de la puberté à la ménopause, quand **l'espèce possède le corps**(voir en quel sens)et le déséquilibre. Ainsi, la « malédiction » semble peser dans la vie réelle de toute femme. Ce mot« **malédiction** » ne relève pas d'un arrière-plan métaphysique ou d'une croyance mais plutôt de l'expérience existentielle des femmes.

« Les Anglo-Saxons appellent la menstruation « the curse », « la malédiction » ; et en effet il n'y a dans le cycle menstruel aucune finalité individuelle. » (Beauvoir 1949 : I ,66)

C'est de cette manière que le primat de l'espèce sur l'individu est manifeste. La menstruation est pensée comme une calamité qui ne dérange pas seulement le corps mais trouble l'esprit :

« C'est dans cette période qu'elle éprouve le plus péniblement son corps comme une chose aliénée. » (Beauvoir 1949 : I, 68)

Est-ce un hasard si la femme devient irritable, nerveuse, émotive ? Mais ces troubles périodiques ne semblent en rien comparables à cette aliénation plus grande, plus profonde qu'est l'état de grossesse. Simone de Beauvoir

explique longuement pourquoi l'œuf qui se développe dans l'utérus de la femme est un risque et un danger, puisqu'il bouleverse son équilibre à tout point de vue. Elle n'est plus elle-même. Le corps subit des conséquences irréversibles puisque la femme vieillit par ses maternités (Beauvoir 1949 : I,70). L'accouchement, douloureux et dangereux, est un risque pour sa santé. L'allaitement est une autre servitude qui épuise le corps et l'esprit. Dans le chapitre intitulé « Histoire », la question de la maternité est évoquée en rapport avec l'invention des techniques qui libèrent l'homme :

«... par l'invention de l'outil, l'entretien de la vie est devenu, pour l'homme activité et projet tandis que dans la maternité la femme demeurait rivée à son corps, comme l'animal (...) le projet de l'homme n'est pas de se répéter dans le temps : c'est de régner sur l'instant et forger l'avenir. »(Beauvoir 1949 :I, 117).

Les raisons qu'elle évoque ici sont d'ordre économique et technique. La maîtrise du monde par les outils et le travail a permis à l'homme de se poser en maître qui a la femme sous sa sujétion. De ce point de vue, maîtrise de la nature et oppression de la femme vont de pair, puisque la maîtrise de la nature est aussi création de valeurs qui hiérarchisent les tâches sociales et domestiques. L'homme produit tandis que la femme est vouée à la procréation et à quelques tâches serviles.

Heureusement, l'aliénation par laquelle se manifeste la prise de possession du corps de l'*Autre* par l'espèce s'éloigne à la ménopause, pensée comme une libération :

« Alors la femme se trouve délivrée des servitudes de la femelle ; elle n'est pas comparable à un eunuque car sa vitalité est intacte ; cependant elle n'est plus la proie de puissances qui la débordent : elle coïncide avec elle-même. » (Beauvoir 1949 : I, 71).

Deviendrait-elle, à la ménopause, un troisième sexe ? Elle est plus vigoureuse et en pleine santé. Mais Simone de Beauvoir l'avait déjà laissé entendre : elle va plus loin que les explications par la biologie qui ne sont

jamais simplement biologiques. Elle explore l'histoire et toute la « civilisation ». Elle passe en revue ces sciences qui échouent dans l'explication de l'altérité de la femme.

«... en particulier la psychanalyse échoue à expliquer pourquoi la femme est *l'Autre*. Car Freud même admet que le prestige du pénis s'explique par la souveraineté du père et il avoue qu'il ignore l'origine de la suprématie mâle. »
(Beauvoir 1949 : I, 94)

Il n'est plus seulement question de corps, de sexe et de procréation, mais de désir et de sexualité. Or, pour Simone de Beauvoir, la sexualité n'est pas une donnée et les thèses de la psychanalyse ne semblent pas la convaincre. Il n'y a pas que la libido mâle qui entre en jeu, il y a la réciprocité du désir. Ainsi retrouve-t-elle le point de vue qui lui importe le plus : il n'y a de relation entre l'Un et l'Autre que dans la réciprocité et la solidarité.

V. L'Altérité comme réciprocité et liberté

Si l'Autre est pure altérité comme cela a pu être pensé, Simone de Beauvoir postule une relation de réciprocité entre l'Un et l'Autre, comme celle qui pourrait exister entre deux communautés ou deux individus qui se trouvent face à face. L'Un serait étranger à l'Autre et l'Autre à l'Un, pourvu que chacun en prenne conscience.

- 1) Mais avons-nous conscience de cette réciprocité ? Ainsi, l'altérité comme réciprocité est toujours menacée de se transformer en domination d'un côté et en pure altérité de l'autre même si nous savons qu'en bonne lectrice de la *Phénoménologie de l'esprit* de Hegel, Simone de Beauvoir n'oublie pas la dialectique du maître et de l'esclave. La femme est capable de lutter pour sa reconnaissance. Elle pourrait quitter la situation de servitude dans laquelle elle se trouve et accéder à la maîtrise de sa condition de femme.

2) D'ailleurs la philosophe ne manque pas de signaler au passage que cette condition pèse moins lourd, par exemple chez certaines catégories de femmes :

«... les sportives, les femmes d'action en souffrent moins que les autres parce qu'elles passent outre leurs souffrances. » (Beauvoir 1949 : II, 609).

3) Pourtant, quelques exemples de domination qui avaient cours à son époque et qu'elle cite dès le début de l'essai montrent à quel point, au milieu du 20^{ème} siècle, la lutte pour la reconnaissance de la femme est singulière, distincte de toutes les luttes en présence. Elle pense, avec justesse, que cette lutte n'est pas *soluble* dans un autre type de lutte (les luttes ne se diluent pas les unes dans les autres) :

«... les Juifs sont des « autres » pour l'antisémite, les Noirs pour les racistes américains, les indigènes pour les colons, les prolétaires pour la classes possédantes. » (Beauvoir 1949 : I, 18-19)

Car l'altérité de la femme n'est ni celle des Juifs, des Noirs, des indigènes ou des prolétaires qui, tous, luttent pour la reconnaissance de leurs droits et vivent en communautés. La situation de la femme est différente et singulière en ce sens que les femmes ne forment pas un groupe à part, une « communauté » dans la société où elles vivent *avec* les hommes (Beauvoir 1949 : I, 21).

4) Il s'agit de se libérer soi-même, d'être en accord avec soi tout en entretenant une relation de réciprocité avec l'Un. Vivre *avec*, dans le sens de « être solidaires » » et « amis » voilà l'idée qu'elle ne cesse de défendre. Encore faudrait-il savoir quelles sont les règles qui régissent la vie de cet *attelage*—si j'ose dire— improbable. On se demande en effet quelles sont les chances de réussite ou de viabilité d'une telle **amitié-et-solidarité**. Car, comment vivre *avec* les hommes dans une société sans y trouver sa propre place, sans y être reconnue comme Sujet ?

« Comment donc se fait-il qu'entre les sexes cette réciprocité n'ait pas été posée, que l'un des termes se soit affirmé comme seul essentiel, niant toute relativité par

rapport à son corrélatif, définissant celui-ci comme l'altérité pure ? » (Beauvoir 1949 : I, 19)

- 5) Est-ce une entreprise utopique ? L'autonomie de l'Autre par rapport à l'Un est-elle garantie ? Et que dire de la confiance réciproque, condition de l'instauration d'un rapport libre entre deux sujets ou deux « transcendances » ?

La femme devrait quitter le lieu de « l'immanence » dans lequel elle se trouve aliénée. Mais Simone de Beauvoir suggère que les femmes, en situation, favorisent la création et le maintien de leurs propres chaînes. Par exemple l'amour est l'une de ces chaînes, puisque le « besoin qu'un regard venu d'en haut révèle et consacre sa valeur. » (Beauvoir 1949 : II, 607) Comme si la femme était à la recherche d'un Dieu pour mesurer ses efforts et ses propres performances. Or, le salut de la femme ne vient-il pas de la confiance qu'elle place en ses propres *capacités* ?

VI. Penser l'Autre autrement

Tandis qu'elle pense la situation de la femme comme Autre et les conditions de possibilité de sa libération, Simone de Beauvoir ne manque pas d'évoquer les

« ...profondes analogies entre la situation des femmes et celle des Noirs : les unes et les autres s'émancipent aujourd'hui d'un même paternalisme et la caste naguère maîtresse veut les maintenir à « leur place », c'est-à-dire à la place qu'elle a choisie pour eux ». (Beauvoir 1949, I : 27).

Elle a en vue la situation des Noirs d'Amérique. Il y a, pourtant, un autre volet de la question de l'altérité qu'elle ne pose pas clairement, ce qu'on pourrait appeler **la double altérité** : être à la fois femme et noire. Or, on le sait, la double (ou multiple) altérité pourrait être rapprochée de la question de l'étranger. La femme noire semble étrangère à Simone de Beauvoir à plus d'un titre. Il lui est arrivé de la croiser çà et là, mais a-t-elle cherché à savoir qui elle est, quelle existence elle mène ? Cela n'entraîne sans doute pas dans

le plan de travail qu'elle s'était fixé. Comme le note Françoise Héritier en 2002, dans son essai *Masculin féminin II, Dissoudre la hiérarchie* :

«... elle fait l'impasse sur les autres peuples hormis lorsqu'elle peut apporter quelques informations ethnographiques qui lui semblent convergentes avec son propos. » (Héritier, 2002 :111).

Les autres peuples et cultures sont-ils pris en compte ? Et d'autres femmes qui ne sont pas celles « qui lui ressemblent ». Ces femmes dont le corps et l'existence lui apparaissent comme l'ultime confirmation de l'idée qu'elle a de la femme aliénée ? Pourtant Simone de Beauvoir sait qu'elles existent. Elle note ses impressions à ce sujet dans d'autres textes, par exemple dans ses *Lettres à Nelson Algren*.

Comment comprendre ces passages dans lesquels elle évoque brièvement ou raconte à Nelson Algren (son amour transatlantique) ses impressions concernant les femmes noires, leur corps, la vie qu'elles mènent, leurs relations avec les hommes ? Il est clair que les *Lettres à Nelson Algren*, publiées en 1997, permettent de lire à nouveaux frais *Le Deuxième Sexe*, de percevoir les contradictions entre l'analyse rationnelle de la situation des femmes et le borbier amoureux –et très heureux- dans lequel se trouve empêtrée Simone de Beauvoir au moment où elle écrit son essai. Hormis le fait que ces lettres constituent en elles-mêmes le témoignage vivant d'un « amour transatlantique » où s'inscrit d'emblée la question de la relation à l'Autre, la confiance qui règne entre les deux amants autorise Simone de Beauvoir à partager avec Nelson Algren quelques propos *en aparté*, au sujet de quelques femmes si particulières. On peut ouvrir une longue parenthèse ici :

(Après avoir lu le *Deuxième Sexe*, on ne manque pas d'être surpris par ces *Lettres d'une « Amoureuse »*- l'une des figures de l'aliénation que dénonce Simone de Beauvoir dans son essai. On connaissait déjà le nom de Nelson Algren, cité çà et là. Il était également le dédicataire des *Mandarins* (1954). Mais ces *Lettres à Nelson Algren* témoignent de l'amour étranger- étrange- et différent de celui qu'elle porte à

Sartre, l'Amour nécessaire ; différent aussi de la relation qu'elle entretient avec Jacques-Laurent Bost, dédicataire du *Deuxième Sexe* et membre de la « famille » Sartre-et- Beauvoir. Pourquoi Simone de Beauvoir, penseuse de l'aliénation des femmes, se retrouve-elle, en situation, liée à plusieurs « dieux » dont chacun occupe auprès d'elle une place à part entière ? Il s'agit là de l'un des paradoxes que l'on peut souligner au sujet de l'altérité comme relation. Elle en est consciente et elle le dit à Algren : « il n'existe qu'une femme et une seule. Quand j'écris des romans ou des essais, j'essaie d'être aussi vraie que lorsque je vous dis que je vous aime ; et quand je vous le dis, je pense au fond de mon cœur aussi sérieusement que si je devais composer un long essai. » (Beauvoir 1997 : 179).

Donc, prenons ces passages comme des discours *en aparté*, adressés à l'Un particulier qui se trouve être également un étranger au monde dans lequel évolue Simone de Beauvoir. Or l'étranger auquel on fait des confidences peut sans doute tout entendre surtout quand il s'agit de mondes ou de situations qu'il ne semble pas connaître.

C'est d'abord dans les livres, en faisant des recherches à la bibliothèque, que Simone de Beauvoir découvre l'étrangeté à propos de la relation de l'Un à l'Autre. Le mardi 20 janvier 1948 elle écrit à Algren :

« J'ai découvert des choses sidérantes, ces tribus australiennes, indiennes et africaines se comportent vraiment de façon insensée avec les femmes. »
(Beauvoir 1997 : 225).

Elle apprend l'existence d'autres types de relations, d'autres manières d'exister, étrangères à sa propre culture. Mais les Africaines ne sont pas encore vues comme cas à part. Le voyage qu'elle effectuera plus tard, en compagnie de Sartre, en 1950, sera l'occasion de faire l'expérience, *in situ*, de l'altérité comme étrangeté, de voir des femmes autres, réellement autres.

C'est d'abord l'autre corps féminin, vu comme masse informe qui attire son regard. Le corps exorbitant, en excès. Mais aussi le comportement qui lui paraît irrationnel. Quand elle est à Tamanrasset, le jeudi 30 mars 1950, elle raconte à Nelson Algren :

« Lundi départ à quatre heures dans la nuit noire. Une grosse Nègresse nous accompagnait, exactement votre grasse amie de La Nouvelle-Orléans qui s'affalait sur des chaises pour digérer. Elle rigolait avec tout un chacun et urinait sans façon sur le bord de la route quand l'envie l'en prenait, se contrefichant de se dissimuler. » (Beauvoir 1997 : 554).

Pour son « très doux et lointain » Nelson, Simone de Beauvoir établit le lien, subrepticement, entre la femme dont elle parle et cette autre femme de la Nouvelle-Orléans qu'il connaît. Entre les Noires d'Afrique de l'Ouest et celles d'Amérique, il n'y a qu'un pas que Simone de Beauvoir hésite à franchir. Dans une localité où elle a raté l'unique avion hebdomadaire qu'elle devait emprunter- Sartre étant malade- elle se trouve bientôt face à un cas d'étrangeté absolue qu'elle ne passera pas sous silence. Elle observe la vie autour d'elle ; elle écoute les conversations dans ce lieu où la haine est réciproque entre Blancs et Noirs. Ainsi, le lundi 10 avril 1950, elle envoie à Nelson Algren une lettre de Gao dans laquelle l'idée du **corps en excès** est toujours présente, mais, cette fois-ci, on se demande si le regard porté sur l'Africaine dont elle rapporte l'histoire ne relève pas d'un cliché tenace, celui de la Noire paresseuse, au corps démesuré, lubrique, monstrueux :

« Le médecin de l'hôtel m'en a conté de drôles. Les riches engraisent leurs femmes autant que faire se peut ; il en connaît une qui atteint le poids de 250kg, ce qui lui interdit de bouger mais ne l'empêche pas de rire du matin au soir ; son mari, très épris, couche souvent avec elle, assisté de quatre esclaves qui maintiennent la monstresse en position adéquate. »

Elle note toutes les petites histoires dans lesquelles interviennent le hors norme et l'inédit qui fait du **corps de la femme étrangère l'étrangeté même**, à la limite d'un corps humain. Quant à la relation amoureuse ou plutôt la sexualité dans un tel contexte, elle est tout aussi excessive, exceptionnelle, bestiale.

Ainsi, le regard de Simone de Beauvoir sur l'Étrangère rencontrée en Afrique ne manque pas de nous surprendre. La philosophe occupe la position

du « pouvoir », comme si elle se transformait en Un, Sujet tout puissant. Pourtant, la forme du texte relativise la toute-puissance de son savoir et de son pouvoir. Parler de l'Étrangère monstrueuse rencontrée dans une ville, un village ou en plein désert, n'est-ce pas continuer la conversation avec son amoureux ? Elle partage avec lui tout ce qu'elle voit et entend. Peut-être est-ce cela qu'elle appelle solidarité et amitié dans le *Deuxième Sexe*. C'est ce lien complexe entre l'Autre et l'Un que tente de maintenir au beau fixe l'écriture.

Cependant, la situation de l'Autre vue comme Étrangère reste encore à penser hors des clichés qui reproduisent à l'infini une image superficielle de la femme noire qui reste à déconstruire.

Pour conclure

Malgré la justesse du projet de Simone de Beauvoir (voir œuvres), je me demande si « la femme » comme *Autre* est toute femme quels que soient le pays, la langue et la culture en partage. De l'essai (*Le Deuxième Sexe*) à la correspondance (*Lettres à Nelson Algren*) – ou à d'autres formes de discours comme la préface de *La Bâtarde* de Violette Leduc (Leduc, 1964 : 7-18) ou ses mémoires –, la question « pourquoi la femme est-elle l'Autre ? » nous mène, par-delà le féminin et le masculin, vers d'autres dimensions de la relation entre l'homme et la femme ou la femme et la femme. Car le rôle de l'Un peut être joué par une femme de pouvoir et de savoir qui a conscience de sa place dans le monde, qui porte un regard hiérarchisant sur les choses, les femmes et les hommes.

Par ailleurs, si l'homme domine la femme, s'il en fait son Autre « inessentiel », son esclave ou sa chose, la question est de savoir comment l'Autre s'émancipe, comment elle occupe la place qui lui revient de droit en tant que conscience libre qui pense le monde. Mais cela ne va pas sans difficultés, la vie et l'œuvre de Simone de Beauvoir le prouvent. La femme indépendante qu'elle appelle de tous ses vœux, cette femme qu'elle pense être, vit un conflit intérieur :

« Elle refuse de se cantonner dans son rôle de femelle parce qu'elle ne veut pas se mutiler : mais ce serait aussi une mutilation que de répudier son sexe. L'homme est un individu sexué ; la femme n'est un individu complet, et l'égale du mâle, que si elle est aussi un être humain sexué. Renoncer à sa féminité c'est renoncer à une part de son humanité. » (Beauvoir 1949, II : 591).

Dans sa vie, elle essaie de gérer au mieux cette situation conflictuelle. Elle ne refuse ni l'amour voué à l'échec avec Algren, l'amant américain ; elle ne met pas non plus en péril sa relation nécessaire avec Sartre, (entre temps elle vivait, des années, avec Claude Lanzmann) ni le confort des rencontres avec la « famille » qu'elle s'est choisie. Cette « famille » dont Jacques Bost et quelques autres sont des membres.